

Alors, seulement, Kerkadec revint vers le petit poste. Il rechargeait son arme en courant, Mylord était encore là.

—Kerkadec, supplia-t-il, suis-moi !

—Non, répondit le Breton... Mylord, Richein, adieu !

Il s'était arrêté et dirigeait le bout du canon vers sa poitrine.

—J'ai tué un homme, reprit-il, je me tue aussi. Comme ça, je serai pardonné.

Le coup partit, et le Breton, à son tour, tomba pour ne plus se relever. Mylord, ramassant son fusil, tira en l'air.

—Ah ! je comprends, s'écria Richein, qui en avait trop vu pour perdre la tête, pars, ami... Adieu... au revoir... les autres arrivent... pan, pan, pan... je tire en reculant. Je serai peut-être médaillé.

A cinquante pas du camp, Richein tirait encore... en l'air.

—En tirailleurs, commandait Céal, et feu, vers le sud, feu partout.

—Ne tirez pas... cria Richein... Les autres sont prisonniers... sauf Kerkadec, je crois bien qu'il a son affaire.

—Comment cela est-il arrivé, voyons ? demanda l'officier.

—J'étais de faction, mon lieutenant, et les Arabes, des Touaregs, pour sûr, sont arrivés sur moi, en un clin d'œil. Plusieurs même m'ont dépassé et ont tirillé sur le camp.

—Je crois bien, ils ont tué Aquaviva... .

—Aquaviva... est-ce possible ? répéta Richein. Alors, j'ai tiré, Mylord a tiré, Kerkadec aussi. Ah ! le pauvre Kerkadec ! et puis je me suis rabattu... .

—C'est bon, interrompit Céal, avancez prudemment et ramenez Kerkadec, si ces chiens ne l'ont pas emporté. Richein, je vous félicite pour votre sang froid et votre courage. Je prierai le capitaine de vous citer à l'ordre du jour.

—Il est malheureux que je n'ai pas de barbe, se disait l'incorrigible Richein, comme je rirais dedans !

On rapporta Kerkadec.

—Voyez, Céal, constata le bon Mos, les chiens l'ont tué à bout portant.

Les entrailles du Breton sortaient, fumantes encore.

—Chouïa, fit l'officier, il est tranquille. Il ne passera pas au conseil de guerre.

—Jordanet non plus, dit Strozi ; ça leur pendait au cou, à tous deux, comme des citrouilles.

—Ah ! Laquedem, songea encore Richein, tu l'as échappé belle et tu as eu de la chance de tomber dans le panneau de Mylord.

Quand à Aquaviva et Kerkadec, ils furent ensevelis, côte à côte, avec le bref cérémonial usité en campagne, loin du camp, au flanc d'une colline de sable. Les chacals venaient gratter leurs tombes. On y plaça un factionnaire, pendant quelques nuits, puis... on oublia !

LXXXI

La Fuite

A l'heure où l'on ensevelissait la victime et le meurtrier, Mylord, qui avait pris la direction de la petite troupe et portait Dumur en croupe, commandait halte. Ils avaient couru toute la nuit, et quelle chevauchée ! à l'est d'abord, puis vers le nord. Le simonn, qui leur soufflait dans les reins, accélérât leur fuite.

Dumur gémissait. Il avait le mal de mer. Mais les autres étaient aussi frais qu'après une promenade matinale et hygiénique.

—Voici, expliqua Mylord, en sautant à bas de son méhari, après que Salaim l'eut débarrassé de Dumur, nous sommes, jusqu'aux environs de Gafsa, en Tunisie, des Arabes de l'Oued R'rir, et nous allons à Kérouane, à la mosquée de Sidi-Obka. Il s'agit de nous costumer, tous, en Arabes. Simadar et Salaim, déchargez l'autre méhari.

Les deux Marocains défirent quelques paquets et en sortirent toute une collection de burnous, de turbans de toutes couleurs, de gandouras et de chéchias.

Jacques, aidé par Salaim, avait bien fait les choses. Rien ne manquait, ni les mouchoirs aux teintes multicolores chers aux Arabes du Sud, ni les gaines de cuir, ni, surtout, les chapelets à gros grains des pèlerins musulmans.

—Mais, fit Jordanet, je ne sais pas parler arabe !

—Ni moi, répondit Dumur, en écho fidèle.

—Justement, vous êtes muets, tous deux, c'est dans mon programme, muets de naissance, et nous allons, hommes de grande foi, demander votre guérison au santon le plus en renom de la Tunisie. Muets et un peu... mabouls ; avec ces deux qualités, quelques gambades au moment voulu, on peut traverser toute l'Afrique, n'est-ce pas, Mougreb ?

—Je te répondrai, Sidi, fit l'Arabe, quand tu parleras en ma langue.

Alors, Mylord lui expliqua le rôle qu'il entendait faire jouer à ses deux compagnons.

—C'est bien, répondit l'Arabe.

Mylord, avec une rapidité dénotant qu'il n'en était pas à son coup d'essai, s'était habillé ; le plus magnifique des cheiks, de Constantine à Tripoli, eût jalosé sa prestance. Jacques était vêtu à peu près de la même façon. Les habits de Jordanet et de Dumur étaient ceux de la classe moyenne.

—Nous, dit Dumur, nous serons vos domestiques.

—Nos serviteurs, Dumur ? nos amis, toujours ! mais ce déguisement était indispensable.

Jordanet, de haute taille, était aussi un superbe croyant, un kabyle presque authentique ; Dumur, ce fut l'avis de Salaim, ressemblait à un Arabe de la plaine.

—Cré nom ! faisait Dumur, Bosse-à-l'œil ne me reconnaîtrait pas !

—Aquaviva est mort, annonça Mylord... Kerkadec aussi.

—Mort ! Kerkadec ! Mort Aquaviva !

Mylord raconta les événements de la veille.

—Nous ne sommes pour rien, termina-t-il, en cette affaire. Ce qui est écrit... .

—Pour sûr, acheva Dumur.

D'El-Guettar à Gabès, il faut cinq jours aux caravanes ordinaires ; mais nos amis comptaient gravir la colline qui sépare la mer des chotts, vers le soleil de la troisième journée. Jamais ils ne s'étaient trouvés plus heureux. Cette marche n'avait été qu'une agréable chevauchée, grâce aux dispositions de Mylord et du guide.

Dumur, à l'idée de revoir la mer, un bateau, la France, rayonnait. Jean partageait cette joie. Mylord et Jacques étaient plutôt d'humeur mélancolique, presque triste.

Quelques heures avant la nuit, Mylord et Jean escaladaient les pentes de l'Arbata. Du sommet, un paysage splendide se déroulait autour d'eux, terminé par la ligne fuyante des plaines.

Mylord tournait ses regards vers le nord, vers la France. Il dit :

—Vous êtes heureux, Jordanet, vous allez revoir la patrie.

—Oh, heureux ! J'espère revenir en Afrique... par une autre porte, celle de la légion étrangère. Je n'ai jamais failli à l'honneur ; j'ai décidé d'être officier... Je le serai.

—J'avais autre chose à vous proposer, mais je me tais, répondit Mylord. Allez et réussissez, vous êtes un brave.

Le lendemain, ils arrivèrent sans autre incident à Gabès.

Du sommet de la dernière colline, ils aperçurent enfin la mer, la vraie, cette fois, la Méditerranée.

—Là-bas, là-bas ! s'écria Jean.

Un point blanc, tout petit, des ailes d'oiseau dans l'immensité bleue, par delà la forêt de Gabès... .

—Une voile, dit Mylord.

Le cœur de Jean battait à se rompre. Ce bateau était-il celui de Florentine ?

LXXXII

La Séparation

Le bateau, aperçu de la colline, tirait des bordées dans la syrtis. Mylord, le soir même, vers quatre heures, ordonna au nautonier d'une mahonne arabe de pousser en mer.

Le yacht, à qui cette mahonne chargée d'Arabes ne disait rien sans doute, s'éloignait. A Salaim, Mylord demanda sa ceinture rouge ; il y joignit la sienne, qui était bleue, et son haïk, d'une blancheur éclatante.

—Simadar, dit-il, je t'ai vu souvent grimper au fût des palmiers ; monte attacher tout cela au sommet du mât, le plus haut possible. Notre pavillon n'est pas très réglementaire, mais nous n'en avons pas d'autre.

Quand flottèrent les trois couleurs, le yacht vira de bord et se rapprocha lentement.

—Jordanet, reprit Mylord, nous allons nous séparer. Votre main, ainsi que la tienne, mon bon Dumur. Vous pour rentrer en France ; nous, pour retourner au désert. Hier encore, nous n'étions rien ; demain, soyons des hommes. Je vous souhaite, Jordanet, de réussir selon vos vœux ; et à toi, Dumur, qu'on oublie ton surnom de l'anarcho. Maintenant, si je vous ai rendu quelque service, je vous demande en échange, de ne jamais parler de moi. Je n'ose rien vous offrir, Jordanet, on vous attend ; mais toi, Dumur, accepte cette bourse.

—Jamais de la vie ! répondit Dumur.

Mylord sourit. On eût dit qu'il avait pressenti ce refus.